

venir... Nous ne nous quittons pas et si vous voulez bien de moi, il faut le prendre par-dessus le marché.

—Cependant, objecta Luccini... je n'avais pas prévu...

—C'est à prendre ou à laisser, dit résolument la fillette.

—Entendu, entendu, dit Luccini en riant.

Mais il jeta au chien un regard de travers.

Ce regard voulait dire :

—Toi, mon bonhomme, prends garde à ta peau !

Le déménagement fut bientôt terminé.

Luccini jeta sur son dos le paquet de hardes.

Fanchon prit sa vieille, appela son chien.

Et tous trois, l'homme, la jeune fille et la bonne bête longèrent le quai, traversèrent la place Saint-Michel et se dirigèrent vers l'étroite rue de la Bâcherie, obscure et malsaine, vestige du vieux Paris, dans le coin du vieux quartier latin.

Ils gravirent quatre étages d'une maison humide où l'eau suintait dans l'escalier sombre.

Il n'y avait que quatre étages dans la maison et le quatrième était occupé en entier par Luccini et sa troupe.

Quand elle y entra, Fanchon s'arrêta un moment sur le seuil, suffoquée par la mauvaise odeur qui se dégageait de là.

Mais Luccini eut un bon sourire.

—Ah ! les paresseux, ils ont oublié d'ouvrir les fenêtres, ce matin, avant de partir.

Et lui-même ouvrit les fenêtres de toutes les petites chambres qui n'avaient pour meubles que des grabats, pauvres paillasses et pauvres matelas jetés sur le sol.

Luccini se hâta de donner des explications :

—Chacun, ici, est logé à sa guise. Les enfants se contentent du strict nécessaire. Ils aiment mieux économiser leur argent que le dépenser en meubles superflus... A quoi bon une couchette ? Est-ce que la couchette rend le lit moins dur ?

Fanchon ne fit pas d'objection.

Elle était habituée aux privations et avait plus d'une fois couché à la belle étoile, cette auberge des vagabonds.

Il l'introduisit dans une chambrette prenant jour sur la cour, long boyau qui descendait dans l'humidité puante de l'immeuble.

Du reste à la hauteur de l'étage, on avait un peu de clarté, un peu d'air, car rien ne barrait la vue du ciel, par-dessus les régiments de cheminées qui se dispersaient aux alentours.

—Voici votre chambre, dit-il. Vous l'occuperez, vous et trois autres fillettes, entre autres Juliana que vous connaissez.

Et avec satisfaction :

—Hein ? j'espère que vous serez très bien ici ?

—Oui, très bien, fit Fanchon avec un léger serrrement de cœur, en promenant son regard autour d'elle.

Car elle pensait qu'en sa chambrette du quai des Grands-Augustins, du moins, elle était seule ; cette chambrette, elle ne la partageait avec personne, elle y pouvait se reposer à son aise, y penser en paix à ceux qu'elle aimait, pleurer sans que personne, aucun indifférent, s'inquiât de sa tristesse.

Et elle regrettait cela !...

Il posa le paquet de hardes dans un coin.

Barbet flûrait partout.

Il revint au bout d'un certain temps auprès de sa maîtresse, une fois son examen terminé.

Il n'avait pas l'air satisfait ; l'endroit de lui plaisait pas et il regrettait sans doute aussi la petite chambre du quai.

—Je vous donne campos pour toute la journée, dit Luccini. Les enfants sont partis. Je n'ai pas d'ouvrage à vous donner. Voilà ! Liberté absolue. Vous pouvez aller vous promener.

Et comme elle le remerciait :

—Avez-vous de l'argent ? Si vous n'en avez pas, je vous avancerai deux ou trois francs. Vous me les rendrez plus tard. Dans tous les cas, vous avez le droit, ce soir, à six heures, de venir partager la popotte de la famille.

—J'ai un peu d'argent, dit l'anchon.

—Combien ?

—Une trentaine de francs.

—Donnez-les-moi ! Je vais les mettre à votre compte. Il n'est pas prudent que vous vous promeniez avec cet argent là dans votre poche.

Elle trouva la précaution très prudente, en effet, et lui remit les trente francs. Elle ne garda pour elle que quelques sous.

—Je n'aime pas rester sans rien faire, dit-elle. Je vais prendre ma vieille, et j'irai chanter...

—Très bien, très bien...

Luccini examinait du coin de l'œil l'instrument de musique.

Déjà, chez le marchand de vins du quai, il l'avait regardé curieusement, mais sans y toucher.

—Prêtez-moi donc votre vieille, une minute.

Elle la dépendit de son cou et la lui donna.

Il la regarda longtemps, d'un air connaisseur.

Ses yeux brillaient.

Il la lui rendit et avec indifférence :

—C'est vieux, ça ne vaut pas cher...

—Oui, dit la jeune fille. C'est très vieux. Elle vient de Fanchon la Vieilleuse, la vraie Fanchon.

Elle appela Barbet, sortit avec lui.

Et Luccini murmura :

—Il y a de l'argent à gagner avec cette petite... Et d'abord sa vieille vaut plus de mille francs, au bas mot... seulement, il va falloir jouer serré, pour l'empêcher de me quitter...

Fanchon ne rentra que le soir, à l'heure dite, pour dîner.

La bande des petits musiciens revenait, elle aussi, par quatre ou cinq. Il y en eut bientôt une quinzaine.

Au fur et à mesure qu'ils rentraient, le chef de la bande, faisant fonctions de petit caissier, pénétrait dans la chambre réservée de Luccini pour lui rendre compte de la journée et lui remettre le montant des recettes. Cela se faisait très régulièrement, comme en une administration. Parfois lorsque la recette avait été maigre, Luccini élevait la voix, faisait des observations ; mais, ce soir-là -- fût-ce par hasard et parce qu'il ne voulait pas effrayer Fanchon -- il ne se fâcha pas.

—Il est de bonne humeur, dit Mattéo à Fanchon.

—Est-ce qu'il est quelquefois méchant ?

Mattéo glissa vers la chambre de Luccini un regard craintif, mais se contenta de répondre :

—Non... quand on fait ce qu'il veut !

Lorsque Luccini eut mis ses comptes à jour, il apparut au milieu des enfants. Déjà, et malgré l'air souriant qu'il affectait, ce n'était plus le même homme. Il fit à peine attention à Fanchon. On entra dans une salle commune où était dressée une grande table le long de laquelle prirent place les enfants.

Fanchon et Juliana se mirent l'une auprès de l'autre.

Mattéo était à côté de Fanchon également.

On servit une soupe et du bouilli avec des légumes. La soupe était bonne ; le bouilli était suffisant ; mais tout cela eût été bon pour nourrir cinq ou six des enfants ; et cela devait servir pour quinze. Cependant personne ne se plaignait. Quand à Fanchon, elle avait le cœur gros et ne toucha que du bout des lèvres à ce qui passa devant elle.

Luccini ne mangeait pas avec les enfants. Il se réservait, sans aucun doute, pour des choses meilleures.

Mais on le savait là tout près, dans sa chambre. Il était présent et sa présence influait sur les petits qui causaient à voix basse.

Ils considéraient beaucoup Fanchon. Quelques-uns se moquaient d'elle et de son instrument, cette vieille dont ils ne connaissaient pas les ressources. Mattéo seul, avec Juliana, la défendait. Ils avaient entendu la jeune fille, sa voix admirable les avait étonnés. Tous ces enfants avaient l'instinct de la musique. Et l'on se tut lorsque, au moment où les plaisanteries devenaient plus vives, Mattéo dit tout à coup :

—Vous n'y connaissez rien et vous êtes tous des malappris... Fanchon gagnera plus à elle tout seule que vous tous ensemble...

Alors, on se tut. Les garçons la regardèrent avec plus de curiosité. Les filles seules chuchotèrent encore.

Fanchon, du reste, n'entendait et ne voyait rien.

Au milieu de ces enfants inconnus qui tous, excepté Mattéo et Juliana, lui paraissaient plutôt hostiles, elle ne pensait qu'à son Petit-Bernard ; qu'était-il devenu ?...

Après le dîner, Luccini reparut.

La journée était bien finie pour les enfants.

Mais la soirée commençait

Et les soirées représentaient de fortes recettes.

Les musiciens se répandaient sur la rive droite et sur la rive gauche, dans les cafés ; c'était le plus clair de leur revenu.

Lorsqu'ils furent partis, Fanchon resta seule avec le maître.

—Vous pouvez vous coucher, mon enfant, dit-il avec bonté.

Elle rentra dans la chambre commune à elle et à d'autres. Elle se déshabilla lentement, comme à regret. Son instinct de pleurer lui disait qu'elle n'était plus protégée.

Elle se coucha sur son matelas.

Et, avant de s'endormir, elle revit, en un éclair, tout ce qui avait été sa vie jusque-là : les soins et les tendresses de la bonne Catherine Devoissoud qui bordait son lit et lui prodiguait tant de baisers ; les gentilleses de Petit-Bernard, si délicat, si doux et si bon ; l'affection pure et grave de Girodias ; l'amitié bougonne de Bathilde grondant toujours et entremêlant ses gronderies de sourires et de baisers, toute sa vie, toute.

Ses yeux se gonflèrent de larmes.

Elle poussa un profond soupir.

Et, auprès d'elle, un profond soupir répondit.

Elle en tressaillit et se souleva, sur son grabat.

C'était le bon Barbet qui, assis, la tête en l'air, considérait avec amour sa jeune maîtresse.

Tous les soirs, elle le caressait avant de s'endormir.